

Chantal Monet

FRANÇOIS BELLOT

L'homme et la mobilité

Racine

Photo de couverture : © Laetizia Bazzoni
Photos du 1^{er} cahier illustré : collection privée F. Bellot
Couverture : Dominique Hambye
Mise en pages : MC Compo, www.mccompo.be
Relecture : Catherine Meeùs

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2018
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2018, 6852. 13
Dépôt légal : juin 2018
ISBN 978-2-39025-038-8

Imprimé aux Pays-Bas

PRÉFACE

Préfacer le livre écrit sur un homme public en tant que journaliste, dont le rôle est notamment de porter un regard critique sur son travail, n'est pas un exercice aisé. Mais François Bellot fait partie de ces responsables politiques qui respectent et entendent la critique. Suivant le secteur de la mobilité et des transports depuis de nombreuses années, j'ai eu l'occasion de le côtoyer à l'époque où, en tant que député fédéral MR, il suivait les dossiers liés aux deux matières, principalement le secteur ferroviaire (SNCB, Infrabel, etc.). J'ai constaté qu'il avait une bonne connaissance de ses dossiers, disposant d'informateurs qui lui communiquaient des éléments depuis l'intérieur du groupe ferroviaire belge. Sa connaissance technique de la matière ferroviaire lui avait permis de présider avec habileté et fermeté la Commission spéciale sur la sécurité du rail mise en place à la suite de l'accident ferroviaire de Buizingen, qui fit 19 morts le 15 février 2010. Il n'hésita d'ailleurs pas à fustiger le « décalage » des dirigeants de la SNCB par rapport au « volontarisme » de leurs homologues suisses et italiens. L'homme est courtois, respectueux, mais il dit toujours ce qu'il pense. Il est une main de fer dans un gant de velours, un brin autoritaire.

Comme beaucoup de mes confrères journalistes, j'ai été surpris de ne pas voir son nom dans la première équipe gouvernementale du Premier ministre Charles Michel (MR), formée en octobre 2014. François Bellot n'a fait aucune déclaration, n'a pas fait part de sa déception, de sa frustration. Et pourtant, il avait les compétences techniques et une connaissance du secteur suffisante pour piloter le ministère de la Mobilité. La démission de Jacqueline Galant l'a rappelé au bon souvenir d'Olivier Chastel, président du MR, et du Premier ministre. Il s'est donc vu confier les compétences tant convoitées en avril 2016, en toute discrétion. En charge désormais

d'un portefeuille qui concentre des dossiers aussi médiatiques que soumis à une certaine pression, tels ceux de la SNCB, du bruit des avions de Brussels Airport (et son corollaire, le survol de Bruxelles) et de la sécurité routière, il a imposé son tempo. De prendre le temps du bilan, de l'analyse et de la décision. En cela, c'est un responsable politique atypique. À son âge, il n'est plus dans la course à l'ambition et ne doit plus se préoccuper des échéances électorales. Il imprime la rationalité et le pragmatisme aux différents dossiers.

Son enfance et son parcours indiquent qu'il a toujours utilisé le temps comme un allié, attendant son heure pour saisir les opportunités. La première partie du livre offre les éléments du puzzle qui permettent de comprendre le responsable politique qu'est devenu François Bellot : téméraire, posé et ne pratiquant pas, ou très peu, la langue de bois. Quand il est convaincu de la justesse de son analyse, il est déterminé à imposer sa vision au point de paraître têtue à son entourage. Il n'est pas un libéral dogmatique se contentant d'appliquer les solutions libérales ou de suivre la discipline du parti. Sous ses dehors affables et sa bonhomie qui rassurent, François Bellot est un électron libre. Il fait preuve du bon sens anticipatif qui caractérise ceux qui ont grandi en milieu rural. Mais le temps peut aussi être perçu comme un élément bloquant et pourrait donner l'impression que tel ou tel dossier fait du sur-place. Et pour un responsable politique, cela peut se transformer en un handicap susceptible de plomber une carrière prometteuse, mais le bourgmestre en titre de Rochefort n'a plus à rien à prouver. Sa vision de la mobilité, développée dans la seconde partie, est pragmatique et inscrite dans le long terme. Il la voit intermodale, multimodale, durable et irriguée par les avancées technologiques pour faciliter la vie des citoyens. « Il faut d'abord penser aux intérêts des citoyens avant les intérêts partisans. Je suis un rural, j'aime bien planter la graine. Je ne sais pas si c'est moi qui récolterai les fruits, mais au moins, la graine sera plantée », a-t-il l'habitude d'affirmer.

Il poussera les dirigeants de la SNCB à mettre davantage l'accent sur les voyageurs. Fréquentant de nombreux leaders syndicalistes du rail à l'époque où il était député, sa nomination a contribué à apaiser le climat social. Il existe un respect mutuel entre François Bellot et les syndicats. En veillant à toujours inscrire ses décisions dans les limites de la légalité, quitte à ce que les interlocuteurs sociaux les contestent auprès des juridictions, il a réussi à imposer un nouveau cadre de fonctionnement marqué par les élections sociales et le

service minimum garanti. Il a renoué le fil du dialogue entre les dirigeants du groupe SNCB. Il a relancé le dossier RER, même s'il faut encore attendre que le milliard promis soit débloqué et confirmé par les accords de coopération pour couler la décision dans le marbre. Son bilan pour le ferroviaire ne sera totalement positif que s'il arrive à obtenir la signature des contrats de gestion du transporteur ferroviaire SNCB et du gestionnaire d'infrastructure Infrabel dans les temps, avant la période suspecte précédant les élections fédérales et régionales du 26 mai 2019. Quant au dossier du survol de Bruxelles par les avions de Brussels Airport, il risque de manquer de temps pour engranger des avancées.

Ce livre bien documenté, servi par la plume juste et touchante de Chantal, dévoile un homme au parcours professionnel plein d'enseignements, marqué par une volonté inébranlable, dont la vision de la mobilité sort des sentiers battus.

Philippe Lawson
Journaliste à *L'Écho*

INTRODUCTION

« Je suis devenu ministre à l'âge auquel beaucoup aspirent à la pension. »

Au sortir de ses études d'ingénieur civil, François Bellot s'était juré qu'il ne travaillerait jamais dans un bureau, jamais dans une administration et jamais à Bruxelles...

L'homme est aujourd'hui l'un des ministres les plus exposés, l'un des plus discrets également. Qui se cache derrière cette force tranquille ? La réponse vient en partie de son ancien professeur de littérature : « François n'était peut-être pas le plus brillant de mes élèves, mais il a ce bon sens rural qui lui a permis de tracer son sillon. »

Le libéral est enraciné dans la terre et ses valeurs. Il grandit dans une famille catholique où l'exigence, le travail et la droiture sont la règle. Il rêve de bâtir de grands ouvrages. L'ingénieur énarque choisira la politique, par envie de faire bouger les curseurs, comme il aime à le répéter, mais peut-être aussi pour combattre une injustice et guérir une blessure.

« Il vaut mieux être l'acteur du changement plutôt que le spectateur d'une injustice », lui disait son père. François Bellot choisira donc d'agir aux différents niveaux : local, régional, fédéral. Le bourgmestre de Rochefort est nommé ministre de la Mobilité en avril 2016. Il hérite de dossiers techniques, voire explosifs, succédant à Jacqueline Galant et une quinzaine d'autres politiques dont beaucoup s'y sont cassé les dents depuis le début des années 2000.

Qui est François Bellot ? Quelle est sa vision de la politique et de la mobilité ? Derrière le « sage » du gouvernement Michel se cache une personnalité atypique dans le monde politique, un esprit libre que rien ni personne n'effraie.

Chapitre I

L'HOMME

L'enfance joyeuse à la campagne

François Bellot naît le 8 février 1954 dans une famille de commerçants. Son père Joseph et sa mère Germaine vendent des produits agricoles, notamment de la nourriture pour bestiaux. Ils occupent une maison de village à Jemelle, à l'arrière de laquelle se trouvent les entrepôts de l'affaire familiale. Le couple a déjà une fille de 4 ans, Élise.

Jemelle est un village de la commune de Rochefort, en province de Namur. Ce territoire de 10 km² est desservi par deux rivières : la Lomme et la Wamme. « Jemelle » provient d'ailleurs du mot germanique « gamunda », qui signifie « embouchure ». On lui attribue une autre origine plus phonétique : « je me mêle », évoquant la rencontre des deux cours.

L'eau sera un élément essentiel dans la vie de François Bellot. Il pratique très tôt la natation, s'entraînant quatre à cinq heures par semaine lorsqu'il est à l'Université de Liège. Il se passionne aussi pour la planche à voile. Avec un ami, il relie la Corse à la Sardaigne, de Bonifacio à Santa Maria. Ce féru de sports nautiques pratique également le canyoning dans les Alpes, avec ses fils. Il possède son permis de bateau dans les deux catégories : mer et réseau intérieur en eau douce. Des vacances sans accès à l'eau, que ce soit la mer ou un lac, sont pour lui inconcevables.

Cette attirance pour l'eau a pourtant failli lui coûter la vie. En avril 1956, du haut de ses 2 ans, François suit sa maman. Comme les dames de l'époque, par souci d'économie, Germaine Ridelle-Bellot se rend à la rivière pour chercher l'eau nécessaire à la lessive. La Lomme borde la maison familiale. Dans un moment d'inattention, l'enfant tombe. Le courant l'emporte. 300 mètres plus loin, un homme remarque quelque chose d'étrange dans les rapides. Ne sachant pas nager, il appelle un voisin qui saute à l'eau. Le garçonnet

est inerte. Sa maman le croit mort. Sa température corporelle est tombée à 23 °C.

Trois médecins sont dépêchés sur place. Il leur faudra six heures, des piqûres d'adrénaline dans le cœur et la respiration artificielle pour ramener le petit François à la vie. Le choc est d'une telle violence pour sa mère qu'elle se lève le lendemain matin avec une ligne de cheveux blancs qui lui traverse la tête d'avant en arrière. « C'est la marque de François dans ma tête », se plaît-elle à dire.

François Bellot fréquente l'école maternelle et primaire du village, l'Institut de la Sainte-Famille, un établissement tenu par des religieuses.

Très indiscipliné, il passe beaucoup de temps au coin. Ils ne sont qu'une poignée de garçons dans cette école fréquentée majoritairement par des filles. En primaire, la question des options se pose entre des exercices renforcés en mathématiques, des heures supplémentaires en français ou... le tricot. L'enfant choisit systématiquement les aiguilles et la laine en début d'année puis abandonne quelques mois plus tard pour bifurquer vers les maths. Il ne tricote jamais autre chose que des écharpes, le reste étant au-delà de ses compétences.

À la fin de la troisième primaire, François Bellot doit quitter la Sainte-Famille car les garçons ne sont pas admis dans les classes supérieures. Il part chez les frères à Rochefort. Une transition pénible.

L'enfant est en échec permanent, depuis la rentrée de septembre jusqu'à Pâques. Ses notes flirtent avec les 30 %. Il ne parvient pas à s'adapter à son instituteur. Monsieur Herbin est un ancien colonial, de retour du Congo où il enseignait. Il est à ce titre prioritaire pour obtenir un poste dans les écoles catholiques. C'est donc à Rochefort qu'il atterrit, avec manifestement peu d'enthousiasme. Âgé d'une bonne cinquantaine d'années, l'homme a pour habitude d'entrer en classe, de s'asseoir puis de poser les pieds sur son bureau. Il demande aux élèves d'ouvrir leur livre à telle page et d'en faire tous les exercices. Pendant ce temps-là, il lit son journal, se cachant parfois derrière pour dormir.

L'enfant de 9 ans éprouve énormément de difficultés. Il ne supporte pas son enseignant et décroche. Inquiets, ses parents décident, dès le mois de janvier, de l'envoyer après 16 heures chez une institutrice du village pour des cours particuliers. Très pris par leur commerce prospère, les Bellot n'ont pas le temps de s'occuper de leur fils. À Pâques, le directeur évoque le redoublement, une perspective

que refuse l'enfant, qui craint de perdre ses copains. Il se ressaisit juste à temps et termine correctement sa quatrième primaire.

Durant cette année pénible, qui le marquera profondément, le garçon s'évade lorsqu'il est sur son vélo, parcourant quatre fois par jour les 4 kilomètres qui séparent sa maison de l'école. Il est toujours accompagné de son chien, Micky, un croisé griffon qui le suit partout et l'escorte jusqu'à la grille de l'école.

Les deux dernières années des classes primaires se passent bien mieux. L'enfant reprend goût à l'école. Les résultats s'en ressentent. La bande des copains de Jemelle s'installe aux premières places du classement scolaire, détrônant les petits Rochefortois. Il faut dire qu'à l'époque, la rivalité entre la ville et les villages est forte, d'autant plus que s'y greffe un clivage philosophique entre Jemelle la socialiste et Rochefort la catholique libérale. Refusant de voir l'ordre établi ainsi bousculé, des parents d'élèves rochefortois vont même jusqu'à interpeller le directeur de l'établissement sur un éventuel favoritisme dont bénéficieraient les « petits » d'à côté.

Durant toutes ses primaires, le jeune François peut compter sur un rituel immuable à la maison. Béret noir pour Joseph et foulard sur la tête pour Germaine, les Bellot quittent rarement leur gris de travail. Leur journée est réglée comme du papier à musique. Le déjeuner est servi à midi tapant. Ils sont une douzaine à table : les parents et leur fils prennent un repas complet alors que les ouvriers et les employés mangent une soupe préparée par Germaine. Ces grandes tablées n'effrayent pas Madame Bellot, elle qui est issue d'une famille de sept enfants.

À midi 30, tout le monde se lève puis François s'en va faire la vaisselle avec sa mère jusqu'à midi 50, heure à laquelle il enfourche son vélo et retourne à l'école. Le personnel de l'affaire familiale sera souvent mis à contribution pour surveiller ce garçon après 16 heures. Il est inimaginable de le laisser seul tant il excelle dans l'art de faire des bêtises.

Un enfant particulièrement turbulent

François Bellot conduit son premier poids lourd à l'âge de... 6 ans. C'est un samedi matin. Son père part, comme à l'habitude, visiter la clientèle. Le jeune garçon se rend à l'arrière de la maison, dans les dépôts où sont garés plusieurs camions à essence. Il monte dans l'un d'eux, tourne la clé, et l'engin dont le levier de vitesse est positionné en première démarre aussitôt. Face au premier obstacle – la porte de

garage fermée –, il n'a d'autre choix que de le défoncer. Il tient tant bien que mal le volant et se retrouve dans la rue. Ébahis, les riverains pensent voir passer un camion fantôme, l'enfant étant tellement petit que sa tête ne dépasse pas la portière. 350 mètres plus loin, alors qu'il tente de tourner pour emprunter la route habituelle, le camion termine sa course dans la façade de la maison du médecin de famille.

La sanction tombe. François et sa sœur, censée veiller sur lui, sont envoyés à la cave par leur mère dans l'attente du retour du père. Furieuse, Élise prend les bouteilles de bière qu'elle trouve, les débouche et arrose son frère. Amusé, celui-ci en prend à son tour, les secoue et, depuis le soupirail, arrose les passants stupéfaits. À court de bouteilles et désireuse de se venger de sa mère, l'aînée commence à ouvrir toutes les conserves de haricots entreposées à la cave. En guise de punition, les enfants en mangeront durant une semaine, à tous les repas, y compris sur les tartines le matin.

Mais il en faut plus pour décourager ce gamin qui enchaîne les mauvais coups avec les petits du village...

Quelques mois plus tard, ils découvrent les pétards pirates. Ils ont repéré un magasin à Rochefort qui en vend. Ils décident alors de les tester et choisissent pour cible la porte d'entrée de la voisine. Les pétards sont tellement puissants qu'ils font sauter la serrure.

Espiègle, cette bande de copains n'est pas appréciée de tout le monde, notamment d'une vieille fille du village. Discutant avec le facteur de Jemelle, René Dermagne (grand-père de l'ancien ministre wallon), les enfants apprennent que la distribution des pensions en liquide aura lieu le jour de l'anniversaire de cette dame. Ils vont alors chercher des souriceaux qui traînent dans les réserves à grains du commerce familial, les mettent dans des boîtes à cigares qu'ils emballent avec du papier cadeau. Les garnements demandent au facteur d'offrir ce présent à la demoiselle au nom des enfants de Jemelle.

Ravi à la perspective de la petite goutte que la dame ne manquera pas de lui offrir, René le facteur s'approprie le cadeau, pensant que ce sont des pralines. Alors qu'il est en train de remplir les verres, la vieille femme déballe le paquet. Effrayée par les souriceaux qui en sortent en bondissant, elle hurle et jette le facteur à la rue. Plus jamais il n'aura le droit de franchir sa porte.

Serait-ce déjà la vocation d'ingénieur de François Bellot qui tend à s'exprimer? Toujours est-il qu'il a repéré un homme au chapeau boule, très fier, qui passe régulièrement à vélo dans la rue. À l'église

ou dans son jardin, jamais il ne se sépare de son couvre-chef afin de cacher, semble-t-il, une calvitie. Intrigués, François et ses copains se jurent de l'attraper un jour. Ils mettent au point un mécanisme visant à tendre un fil de nylon à travers la rue. Leurs observations fines leur ont permis de définir avec précision la hauteur à laquelle le piège doit être tendu. Une entreprise couronnée de succès puisque lorsque l'homme passe, droit comme un *i* sur sa bicyclette, son chapeau tombe, découvrant enfin la calvitie que personne n'a jamais vue. Furieux, le malheureux va déposer plainte à la police, prétendant que des extraterrestres lui ont soufflé son chapeau.

Insouciant, voire inconscient, le jeune François fait preuve de beaucoup de témérité. Il prend un malin plaisir à provoquer des frayeurs chez sa mère, notamment en montant lui faire un petit coucou depuis le faite du toit des entrepôts, à 20 mètres de hauteur. Mais parfois, c'est sous terre qu'il va chercher les sensations fortes, s'improvisant spéléologue dans la grotte de Jemelle avec son camarade Yvon Herman. Lorsqu'il n'y a plus de pile pour la lampe de poche, ils en fabriquent une avec des moyens rudimentaires. Armés de quelques bouts de liane qu'ils font brûler, ils peuvent s'aventurer dans la cavité avec leur torche de fortune.

Vers 12 ou 13 ans, l'enfant se calme enfin. C'est aussi à cette époque qu'il commence à donner de sérieux coups de main à ses parents. Ses camarades du village le voient d'ailleurs de moins en moins, tant il est pris par l'activité familiale.

Un adolescent studieux

Les primaires terminées, les parents Bellot décident d'envoyer leur fils en pension, comme ils l'ont déjà fait avec leur fille aînée. Ils sont en effet très pris par le travail, mais ils sont aussi las de la propension du garçon à faire toutes sortes de bêtises.

Le préadolescent intègre donc un pensionnat à Carlsbourg, dans la province de Luxembourg. Il n'y reste qu'un mois et demi. Souffrant de maux de ventre et de tête, perpétuellement malade, le médecin de l'établissement finit par conclure qu'il faut retirer le jeune François du pensionnat. Il revient alors chez les frères à Rochefort, où il retrouve ses copains et surtout la santé. L'internat lui était tout simplement insupportable.

Au Collège Saint-Joseph de Rochefort, François Bellot découvre l'exigence. C'est une dictée tous les vendredis, une dissertation toutes les trois semaines et la lecture d'un livre tous les 15 jours.

Beaucoup de ses professeurs sont aujourd'hui décédés. Mais les rares qui vivent encore ont accepté de témoigner.

Willy Dardenne enseignait l'histoire et la géographie dans les premières années du secondaire. Il garde le souvenir d'un élève bien éduqué, modèle, qui se disputait alors la tête de classe avec une autre figure de Rochefort, le futur avocat Jean-Marie Dermagne, père de l'actuel chef de file des socialistes wallons.

Le lundi matin, le jeune François et ses camarades venaient toujours taquiner Monsieur Dardenne en amenant les discussions sur le foot et Anderlecht, l'enseignant étant fan du Standard. On parlait alors énormément ballon rond et absolument pas politique. Ce professeur d'histoire et géographie n'a cependant pas été surpris de la carrière qu'a embrassée « notre François », comme il l'appelle avec fierté.

« C'était un élève posé et déterminé. On sentait que la graine était déjà là », résume l'enseignant.

Un homme a particulièrement marqué l'élève, le frère Maurice. Titulaire d'un régendat, il continuait à s'instruire de manière autodidacte, allant régulièrement suivre les cours à l'université quand il en avait le temps. L'homme est devenu quelques années plus tard la plume qui rédigeait les problèmes mathématiques dans *La Libre Belgique* du week-end. Frère Maurice avait cette passion pour la transmission du savoir ainsi que l'enthousiasme et le charisme nécessaires pour porter les élèves toujours plus haut. Il ne comptait pas ses heures, surtout pour les garçons qui envisageaient des études d'ingénieur, prolongeant les cours en dehors des horaires de classe. C'est ainsi que le jeune François, qui hésitait entre des études d'ingénieur civil, d'ingénieur commercial et de vétérinaire, suivrait jusqu'à douze heures de cours de mathématiques par semaine.

Auguste Fourneaux, lui, enseignait la littérature dans les deux dernières classes du secondaire. Il avoue avoir été surpris d'apprendre que son ancien élève avait intégré la prestigieuse école française d'administration, l'ENA. « François était très bon, mais peut-être un peu moins chatoyant que le futur avocat Jean-Marie Dermagne. Sans être d'une brillance exceptionnelle, il traçait son sillon grâce à une sérieuse dose de bon sens, ce bon sens que l'on appelle au secours quand il y a le feu. Je le comparerais d'ailleurs à Lucius Cincinnatus, l'homme politique romain. C'est un peu le paysan que l'on va chercher pour sauver Rome. »

Cet enseignant a aussi retenu les longues périodes d'absence de François Bellot en rhéto. Le 15 octobre 1971, il tombe malade. De fortes poussées de fièvre le clouent au lit durant trois semaines. Il retourne alors quelques jours à l'école puis c'est la rechute. L'adolescent est envoyé en observation à la Clinique Sainte-Élisabeth à Namur alors qu'il maigrit à vue d'œil, 6 kilos perdus en un mois. Les ponctions sternales et dorsales ne permettent pas de déceler l'origine du mal mais provoquent de sérieuses souffrances. Le médecin évoque alors une possible leucémie. Un mot qui provoque l'effroi et la peur chez l'enfant et ses parents. Une cousine est décédée six mois plus tôt d'un cancer du sang dans d'atroces souffrances. Le malade est finalement autorisé à rentrer à la maison, où il est placé en chambre semi-stérile.

Alerté, un cousin de la famille, médecin généraliste au Congo, vient examiner l'adolescent. Il s'isole dans une pièce de la maison pour éplucher son dossier médical. Il en ressort deux heures plus tard, convaincu que l'infection vient soit de la gorge, soit des reins. André Dormal décide d'emmener le patient chez un ami médecin à Marche-en-Famenne.

Peignoir sur le dos, François Bellot part donc sur-le-champ chez le docteur Grevisse. Nerveux, haut en couleur, l'homme ne tergiverse pas.

« Assieds-toi et ne bouge pas. Ouvre la bouche. Tu n'auras pas mal », dit-il.

Le médecin saisit une longue pique et un briquet, il en rougit la pointe puis l'introduit dans la gorge du patient. D'un geste assuré, il perce l'amygdale. Le verdict recherché depuis des mois est sans appel : il s'agit d'une infection interne. Le jeune homme est opéré des amygdales quinze jours plus tard.

Il retourne à l'école le 15 mai 1972, après quasiment sept mois d'absence. Une année physiquement et scolairement rude, puisque l'élève s'est contenté de faire les devoirs que lui apportait un voisin, sans suivre les cours. Se profile alors l'entrée en école d'ingénieur civil. Terrorisé à l'idée de passer un examen d'entrée en analytique, une matière qu'il n'a jamais vue, François Bellot peut à nouveau compter sur le frère Maurice qui, loin de le décourager, le rassure :

« Je vais m'occuper de toi. Nous allons faire des maths du matin au soir. »

Pendant un mois, ils en mangent jusqu'à l'indigestion, le frère Maurice se déplaçant encore chez les Bellot après l'école. Mais

l'adolescent a la rage de prouver qu'il peut y arriver. Pour ne pas l'embêter avec les autres matières, un accord est conclu entre le directeur et les parents du jeune homme. Si François réussit son examen d'entrée en ingénieur civil, l'établissement lui délivrera le diplôme de secondaire. S'il échoue, il devra redoubler sa rhéto. Le candidat se prépare encore assidûment durant le mois de juillet en allant suivre des cours intensifs à l'Institut Saint-Laurent à Liège.

« Regardez votre voisin de gauche et votre voisin de droite. Sur les trois, un seul entrera en première année », prévient le recteur de l'Université de Liège face à un auditoire rempli à craquer.

François Bellot décroche finalement le droit d'entreprendre des études d'ingénieur civil de manière plus qu'honorable, terminant quarantième au classement général mais second des étudiants qui n'ont pas fait de « spéciale maths », l'année préparatoire souvent conseillée. C'est ainsi qu'il entame ses études universitaires à Liège sans avoir passé un seul examen de sixième secondaire.

La famille, la terre et le travail

Issue d'une fratrie de sept enfants, Germaine Ridelle-Bellot veille à garder la famille soudée. François Bellot considère d'ailleurs ses nombreux cousins comme ses frères alors qu'il voit moins souvent sa propre sœur, Élise, en pension. La branche Ridelle se retrouve tous les dimanches à Honnay, non loin de Beauraing, où elle possède un ancien couvent.

Enfant, François passe beaucoup de temps chez ses oncles et tantes, surtout pendant les vacances. Il partage avec eux la vie de la ferme : nettoyer les cochons, donner à boire aux veaux, participer à la fenaison. Des activités qui n'épuisent pas le gamin, toujours aussi actif et intarissable dans les questions qu'il pose sur les machines, les bêtes, l'agriculture, à tel point que, lassés par tant de curiosité, les hôtes craquent et finissent par envoyer chez d'autres frères et sœurs le turbulent neveu, qui fait ainsi le tour de la famille.

Que ce soit ces tracteurs trouvés au détour d'un champ que le garçon emprunte pour aller faire un petit tour ou ces vaches sur lesquelles il saute pour improviser un rodéo, la vie rurale forge François Bellot.

« La campagne, dit-il encore aujourd'hui, c'est la liberté. »

Amoureux des animaux, il vit entouré de lapins, de hamsters, de poissons... Vers l'âge de 13 ans, il découvre l'équitation qu'il pratique de plus en plus assidûment jusqu'à devenir un excellent

cavalier d'obstacles et de randonnée, ne craignant pas de monter les chevaux les plus capricieux dont personne ne veut. «*Poulain fougueux*» est d'ailleurs le totem que reçoit François Bellot chez les scouts, qu'il fréquentera durant une dizaine d'années.

Ces bonheurs simples et ces joies saines rythment une jeunesse insouciante. Les vacances en famille se comptent sur les doigts d'une main tant le travail accapare les Bellot. Germaine n'emmènera qu'à trois reprises ses enfants François et Élise à la mer du Nord. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils partent à quatre avec Joseph, le père. Il y a un séjour à Paris pour aller visiter le Louvre, et puis ce voyage dans le Sud de la France pour aller revoir un oncle installé dans les Pyrénées. Sur les routes tortueuses et dangereuses, c'est le drame : juste devant eux, le conducteur d'une voiture immatriculée aux Pays-Bas perd le contrôle. Le couple de Néerlandais est tué sur le coup. Une petite fille en sort indemne. Elle court dans tous les sens, perdue. Témoin direct de l'accident, la famille Bellot s'occupe de la petite orpheline durant deux jours, le temps que des proches viennent la récupérer. Ce drame marque le jeune François qui gardera, comme on le verra, une sensibilité particulière aux accidents de la route auxquels il sera confronté plus tard, dans sa vie personnelle et professionnelle.

Les parents Bellot transmettent à leurs enfants le sens des responsabilités, du devoir, voire de l'abnégation. Alors qu'il entre dans l'adolescence, François s'investit de plus en plus dans le commerce de ses parents, notamment lors des périodes intenses pour le monde agricole comme à Pâques ou durant l'été. Avec l'un des chauffeurs, ils partent livrer chaque jour des engrais chez les clients. À deux, ils en déversent quotidiennement 60 tonnes en sacs de 50 kg, un exercice physique à l'origine des problèmes de dos qu'il connaîtra plus tard.

Mais il partage aussi les moments plus difficiles que traverse l'affaire familiale. Face à l'industrialisation du secteur, son père est amené à faire des choix. Soucieux de préserver l'entreprise dont il a hérité, Joseph Bellot se voit contraint d'hypothéquer tous les biens de la famille pour pouvoir contracter un emprunt qui lui permette de moderniser l'outil. Les parents associent très vite leurs enfants aux choix importants du ménage. Les discussions ont souvent lieu le samedi matin sur le lit parental. L'enfant ressent parfaitement le stress de ses parents inquiets pour l'avenir. Alors qu'il n'a que 14 ans, François accompagne son père à Munich, en Allemagne, pour aller

acheter une machine révolutionnaire pour l'époque. Le pari est risqué. L'ambiance est tendue à la maison. Mais l'aventure se révèle finalement payante. L'esprit de famille en sort renforcé, tous s'étant serré les coudes. Le commerce, lui, sera de plus en plus prospère.

C'est une belle victoire pour Joseph Bellot, l'autodidacte. Alors qu'il a tout juste 20 ans, en 1938, et qu'il caresse le rêve de faire des études universitaires, l'homme est enrôlé dans l'armée. Après deux ans et demi de service militaire, il est arrêté avec sa compagnie dans la région de Liège et emprisonné pendant plusieurs mois. Les officiers allemands signifient aux Belges qu'ils vont libérer les militaires néerlandophones ; les francophones, eux, seront envoyés dans des camps de travail en Allemagne. Le colonel néerlandophone refuse cette ségrégation et répond à l'ennemi :

« Ce sera tout le monde ou personne. »

Les soldats seront finalement tous autorisés à rejoindre leur famille. Joseph Bellot échappe ainsi à la déportation.

À force de lectures et de curiosité, le commerçant devient un puits de connaissances en agronomie, biologie animale et nutrition. Entrepreneur respecté, il met un point d'honneur à considérer tout le monde avec autant d'égards. Beaucoup de gens défilent au commerce, mais qu'ils soient patron, gros industriel ou ouvrier, l'accueil et le traitement sont identiques. Les ouvriers et les employés font d'ailleurs partie de la famille. À la Saint-Nicolas, leurs enfants reçoivent les mêmes jouets que la fille et le fils des patrons.

Un soir, Joseph Bellot rentre de sa tournée des clients. Il expose à la maison le cas de Madeleine, exploitante agricole, mère de quatre enfants. Cette femme doit choisir entre payer 100 000 francs belges (soit 2 500 euros) au vétérinaire pour soigner tous ses bovins et s'assurer ainsi des revenus ou alors donner cet argent à l'hôpital pour payer l'opération qu'elle devrait subir. Elle choisit de renoncer à se faire soigner, un choix insupportable pour l'entrepreneur qui décide de laisser tomber toutes les factures d'une année complète, ce qui représente bien plus que la somme nécessaire aux soins.

Admiratif de ses parents, de leur droiture et de leur intégrité, François Bellot éprouve de la reconnaissance à leur égard, les qualifiant souvent, au cours des conversations, d'aimants et bienveillants, mais aussi... d'exigeants et stricts.

C'est ainsi que Joseph interdit à son fils d'aller écouter les groupes de musique qui se produisent au fond de leur prairie. Il s'agit du festival pop de Jemelle qui fera les belles heures du village durant

plusieurs années, drainant des groupes quasiment inconnus alors : Wallace Collection, Genesis, Supertramp...

«Ce n'est pas nécessaire d'y aller, tu n'as qu'à t'accouder à la fenêtre», lui dit son père, effrayé à l'idée que son fils découvre ce nouveau monde.

Une de ses cousines, Ninette, se souvient des soirées qu'ils passaient à la fenêtre de la chambre de François. Sauf qu'un soir, bravant l'interdit paternel, l'adolescent installe une échelle contre la façade de la maison pour pouvoir s'esquiver, la nuit tombée. Lorsque son père découvre qu'il s'est approché de ces «énergumènes aux longs cheveux qui fument des pétards et consomment de l'héroïne», il le pousse sous la douche et le désinfecte.

En revanche, Joseph Bellot est plus conciliant au sujet de la moto. Il accepte que son fils en ait une dès 16 ans. Les engins de marques japonaises viennent en effet de débarquer en Europe, suscitant la curiosité et l'engouement. Mais après quelques mois, le jeune homme décide de se séparer de sa 50 cc car le village vient de vivre une série d'accidents. En un an et demi, sur les 2 000 habitants que compte Jemelle, sept jeunes de moins de 25 ans se sont tués. Habitué à l'époque aux moteurs à deux temps, plus lents, beaucoup ne maîtrisent pas ces petits bolides pour lesquels aucun examen ni permis n'est requis. Alors qu'il discute avec des copains en rue, François Bellot voit un jeune débarquer avec sa grosse moto. Quelqu'un du groupe demande à l'essayer ; il embarque une jeune fille et les voilà partis pour un tour. Ils se tuent 3 kilomètres plus loin. Ce drame pousse François à renoncer définitivement à la moto, lui qui a déjà fait quelques vilaines chutes.

Ses parents lui achètent alors une petite voiture. Il ne se contente pas de passer le permis de conduire voiture, il enchaîne les tests pour camion, semi-remorque, camion-remorque et autocar... du permis A au permis D+E, il les a tous.

Les morts successives de ces enfants du village, le décès d'une de ses cousines des suites d'une leucémie ainsi que la maladie qui l'a cloué au lit durant sa rhéto plongent le jeune homme dans de profondes réflexions à l'aube de l'âge adulte. Ces événements changeront son regard sur la vie.

François, enfant de cœur

Élevé dans une famille catholique pratiquante, la religion rythme très tôt la vie de François Bellot. Un peu trop à son goût... D'ailleurs, le

dimanche, il insiste toujours pour que son père fasse la sieste, ce qui permet d'arriver plus tard chez les grands-parents, après l'office du soir... C'est déjà une obligation religieuse en moins !

La famille est apparentée à deux des cinq enfants qui ont assisté aux apparitions de la Vierge Marie à Beauraing entre novembre 1932 et janvier 1933. Andrée et Gilberte Degeimbre sont des cousines éloignées. Le grand-père maternel de François est ainsi régulièrement appelé lors des périodes d'extase des fillettes ou lors des visites des médecins et des curés qui les suivent de près.

Levé tous les jours à 6 heures du matin, François se débarbouille, avale une tartine puis file à l'église pour célébrer l'office avec le curé et une religieuse avant de se rendre à l'école. Réfractaire au concile Vatican II, le prêtre de Jemelle continue à réciter la messe en latin à 6 heures et demie.

Le dimanche, l'enfant de chœur a droit à deux célébrations, l'une à 8 heures et l'autre à 10 heures. Chargé de la burette avec un autre petit villageois, François prend un malin plaisir à la vider à la fin du premier service avant de la remplir du Muscat qu'apprécie particulièrement le prêtre. Ayant repéré le manège après quelque temps, le curé demande aux parents de pouvoir emmener les deux enfants de chœur chez lui. Là, il leur sert à chacun un grand verre de Muscat qu'il leur demande de boire entièrement, espérant ainsi leur infliger une bonne leçon.

François n'échappe bien sûr pas aux célébrations de Noël. La famille arrive toujours bien à l'avance à l'église car comme beaucoup de fidèles, elle veut être bien placée. Avec une messe qui dure quasiment deux heures, la soirée est souvent très longue.

Une année, c'est visiblement trop long ! Pris d'un besoin pressant, l'enfant de chœur demande avec insistance au vicaire de pouvoir sortir. Celui-ci refuse, prétextant qu'il aurait dû prendre ses précautions avant de venir. François repère alors une des colonnes près du sapin de Noël. Discrètement, il s'en approche et se soulage enfin. Malheureusement, les carrelages forment à cet endroit-là une cuvette. Le prêtre s'aperçoit de la catastrophe et devant toute l'assemblée, stoïque, il prononce ces paroles :

« Le sapin pleure, ému du sermon que je viens de prononcer. »

La vie de servant de messe n'est pas de tout repos. Il faut aussi accompagner le curé lorsqu'il s'en va signer les croix d'occis de la commune, ces petits monuments de pierre érigés à l'endroit où une personne a trouvé la mort. À bicyclette, François arpente les routes

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Introduction	9
I L'HOMME	11
L'enfance joyeuse à la campagne	11
Un enfant particulièrement turbulent	13
Un adolescent studieux	15
La famille, la terre et le travail	18
François, enfant de chœur	21
Quatre diplômés et dix années d'études	23
En route pour l'Irak	25
Du chômage à l'ENA	27
Un retour difficile en Belgique	32
La politique, un peu par revanche	35
L'heure de régler ses comptes	36
Enfin bourgmestre... sur le fil!	37
Une vie de bourgmestre	40
Ingrat mais passionnant	43
Plus qu'un métier, un sacerdoce	45
Le mariage surprise	47
Du local au fédéral, pas à pas	49
La Commission Buizingen	53
Jacqueline et Willy d'abord	55
Ministre... finalement	57
Bellot et Weyts, la difficile entente	62

II LA MOBILITÉ	65
Quelle vision ?	65
État de la situation	66
Saturation des réseaux et hausse de la congestion	66
Impact du transport sur l'environnement	66
Leviers d'actions et solutions envisagées	67
Gérer la demande en matière de mobilité	67
Gérer l'offre en matière de mobilité	70
La voiture de demain	74
Le ferroviaire	77
État des lieux	77
Élections sociales et service garanti en cas de grève	81
Relations avec les syndicats	83
Le milliard, le RER et quelques économies pour la SNCB et Infrabel	86
Les grandes gares, c'est fini !	90
Les patrons du rail et leur salaire	91
Faut-il privatiser la SNCB ?	94
L'aérien et le survol de Bruxelles	96
La sécurité routière	101
Le permis à points	103
III ENTRETIENS	107
Engagement politique	107
Architecture institutionnelle et gouvernance	111
Regard sur les médias et les politiques	113
Personnalité	116
Inspiration historique	118
Rochefort	119
Religion	122